

Les rapports du sujet au groupe : Une occasion de préciser les concepts de désir et de pulsion

A propos du groupe « parler de soi »

Un rêve :

Je discute avec un bébé. Je suis assis sur un banc, il est allongé sur mes genoux, langé à l'ancienne, on ne voit pas les jambes emmaillotées. On est super complice, ça se passe très bien. Je ne sais pas ce que je lui raconte, mais ça le fait rigoler.

Et puis mes parents m'appellent pour manger. Je le laisse sur le banc et je vais à table.

J'arrive à la maison de MC rue Ledoux. Une femme triste est en train de passer la serpillière sur le carrelage au rez de chaussée, qui est l'appartement, de plein pied. Une autre personne est là.

On devait faire groupe et, en fait, on n'est que 2 ou 3. La femme fait le ménage avec un air triste disant : on fera pas groupe. Et puis, finalement il s'avère qu'on est 4 ou 5, et je dis : ben on va pouvoir faire groupe !

Après on me montre une basket extrêmement blanche, toute neuve. Je dis : ça ne va pas du tout, car elle toute en plastique : le pied ne respire pas, c'est pas bon pour la marche.

Ce bébé, ce pourrait être moi, puisque je grandi et je suis appelé à table par mes parents. Ce pourrait être le souhait que j'ai eu, enfant, d'être super complice avec un adulte. Ce pourrait être aussi mon souhait d'être mère puisque j'ai acquis la conviction que ma mère souhaitait une fille, elle qui en avait eu une et l'avait perdue à l'âge de trois jours. Être une fille, c'est indissociable du désir d'avoir des enfants, ce pourquoi les filles jouent à la poupée, du moins pour celle qui admettent leur sexe, sachant qu'un grand nombre d'entre elles fonctionnent au contraire comme des garçons.

J'ai fonctionné comme un garçon : mes parents m'ont rappelé à l'ordre, ce que je peux entendre dans leur appel pour le repas qui me sortait toujours de mes jeux avec regrets car, comme je me le disais dans ma tête : la vie serait pas mal s'il n'y avait pas les repas, où l'on me forçait « pour mon bien » à manger tout un tas de nourritures dégueulasses. Bref, je jouais aux petites voitures et au train c'est-à-dire avec des phallus de substitution, ce que les poupées et les bébés sont aux filles.

Mais dans le rêve, je joue avec un bébé : c'est lui le substitut phallique.

Le mode de linge du bébé indique « ancien temps », mais il indique aussi la forme d'un phallus dont je suis en train de m'occuper ce qui nous fait rigoler à deux, ce qui s'appelle masturbation. Il y a toujours de la libido sollicitée dans le soin des bébés. Heureusement car, sinon, ce serait une corvée insupportable. C'est pourquoi les mecs n'ont que peu d'appétence pour cela car il ont déjà un phallus à s'occuper, tandis que les

femmes retrouvent là le phallus qui leur faisait défaut pour se donner du plaisir en lui donnant du plaisir. Et c'est très bien comme ça car c'est ce qui éveille la libido. J'ai assez entendu le récit de mères me disant qu'elles s'occupaient de leur bébé de façon mécanique, sans ces roucoulaudes jouissives que l'on voit chez d'autres mères. Eh bien, cela donne des enfants dits autistes (ou avec divers problèmes qu'il est inutile de catégoriser, l'essentiel étant dans la compréhension de ce rapport mère-enfant et non dans le fait de poser un étiquette).

Je viens de découvrir ça avec mes petits enfants, ayant eu l'occasion d'être seul avec chacun d'eux une journée lors des dernières vacances en Guadeloupe. L'âge les avait rendus un peu moins « maman-branchés », donc un peu plus disponible à l'affection d'un autre adulte, c'est-à-dire à la libido de celui-ci.

C'est question du créateur et de la créature : lorsque la créature devient créatrice à son tour, c'est comme une castration de mon pouvoir créateur. Dans le rêve je passe de créateur à créature, c'est aussi une castration : dans mes jeux j'étais créateur, je recréais un monde, et on me rappelle que je dois mon existence à un créateur autre dont je dépends. Je ne suis plus libre et je ne suis plus créateur... jusqu'à ce que j'aie engendré à mon tour une fille qui, engendrant à son tour, me prive d'elle en tant que créature.

C'est toute la problématique des films de la série *Alien*. Tout tourne autour de cette modalité particulière de procréation des Aliens, qui en passent par une gestation par autrui, mâle ou femelle, pourvu que ce soit un être vivant. Il s'ensuit un accouchement des plus sanglant, le bébé Alien se frayant un passage à travers les chairs du ventre de son hôte. Les deux derniers opus de la série nous révèlent que ces êtres terrifiants sont en fait des créatures artificielles, d'abord crée comme arme par une espèce proche de humains, puis largement améliorées par un androïde lui-même créé par les humains. Cette dernière créature a échappé au contrôle de ses créateurs, et n'a qu'une obsession : devenir créateur à son tour. Rien d'autre que ce qui se passe au sein de la race humaine.

Voilà que j'arrive à l'appartement que j'ai occupé avec ma femme à l'époque où j'étais marié et où nous avons eu notre fille. Me voilà à nouveau créateur. Actuellement elle y vit seule, car elle est très malade. Je n'y peux pas grand-chose, sauf l'aider financièrement, ce qu'elle refuse. Le règlement de copropriété nous imposait de faire les escaliers chacun à notre tour. Nous nous en acquittions chacun à notre tour.

J'avais donc là créé mon premier groupe de trois personnes.

Dans le rêve, je passe de chez mes parents où néanmoins je tiens un bébé sur les genoux, à l'endroit où je suis devenu parent moi-même, comme dans la première partie du rêve, qui ne pouvait être qu'un rêve. En ce lieu se pose la question du nombre des membres du groupe, allusion au groupe « parler de soi » : ce dernier a donc pour moi un aspect familial.

J'attendais les gens de ce groupe pour le lendemain soir. J'avais eu du mal à constituer ce groupe et il n'a pas toujours été stable. Pareil pour le groupe « analyse de la pratique ». Il faut croire que ça ne tente pas les gens de parler d'eux, ou qu'ils en ont une trouille bleue. C'est vrai que ce n'est pas facile. Je m'apprête à leur passer un savon et c'est pourquoi je passe la serpillière... sous une forme féminine puisque je me sens la mère de ce groupe. C'est moi qui les ai créés. Ces groupes sont les seuls bébés que je suis capable de faire pour le moment. Et la marche est le seul endroit où je prends mon pied. Le phallus est beau, mais ce n'est pas facile de respirer avec.

Je m'apprête à leur passer un savon pour qu'on puisse respirer. Ça fait au moins trois séances que je suis obligé de les rappeler à l'ordre car il y a du jugement spontané qui s'exprime, ce que j'avais interdit. Les deux dernières fois, c'est moi qui en étais la

victime. J'interdis le jugement pour que chacun puisse respirer, ce qui veut dire : pour que chacun se sente libre de parler. Le paradoxe, car c'est est un, et un énorme, c'est que pour se sentir libre de parler, il faut s'empêcher de parler dans un certain domaine, c'est-à-dire s'empêcher de proférer des jugements. Sinon, la menace du jugement ne cesse de planer et restreint les autres paroles. Autrement dit, il y aura toujours du manque dans la parole, toujours quelque chose qui ne pourra pas s'exprimer, au profit d'une autre chose.

C'est pour ça que le groupe s'appelle « parler de soi » : le jugement, c'est parler des autres. Alors, mine de rien, c'est une énorme restriction, car les conversations habituelles, ce qu'on appelle éventuellement les potins, elles ne sont faites que de ça : parler de ceux qui ne sont pas là pour en dénoncer les turpitudes. Il faut croire que ça soulage aussi. De quoi ? De la pression que le surmoi exerce sans cesse sur soi et qu'on prend plaisir à détourner sur les autres. Une façon de jouer à : « c'est pas moi, c'est l'autre ».

La psychanalyse essaye de proposer autre chose et c'est ce que j'essaye de mettre en place dans ce groupe : au lieu de donner un terrain de jeu au surmoi, proposer un champ d'exercice au ça, comme en psychanalyse. Ça permet de toucher du doigt l'ascèse du psychanalyste. Ceux que j'ai connus, comme mes psychanalystes, se pensaient sans doute très bons dans leur exercice professionnel, mais avec le recul, je m'aperçois qu'ils n'ont pas cessé de se situer à la place du surmoi. Finalement c'est une leçon, car ça m'a appris ce qu'il ne faut surtout pas faire quand on s'autorise à la place du psychanalyste.

Curieusement, dans le groupe, c'est ce que je demande à chacun d'être pour tous les autres, tout en étant analysant lorsque c'est leur tour de parler. Je n'aime pas décrire les choses ainsi, car je n'aime pas l'expression « psychanalyse de groupe ». Ce n'est pas ça que je souhaite. Je désire juste un lieu où il soit possible de parler de soi, comme ça, tout simplement.

Ce n'est pas si simple, on vient de le voir puisque, pour s'autoriser à parler il faut que tous les autres s'astreignent à se taire et, quand ils parlent, à faire taire leur morale.

Pourtant là, je fais la morale. Tout se paye. De même que pour parler, il faut se taire, de même, pour éviter la morale, il faut se faire la morale, cette morale d'un degré supérieur que j'appelle éthique qui consiste à juger inadéquat les jugements. C'est l'éthique de la psychanalyse. C'est la condition du « parler de soi ». En même temps, l'impératif « parler de soi » est en lui-même une morale qui implique le « ne pas parler des autres pour les critiquer ».

Tel est le balai que je voulais passer sur le carrelage. En posture féminine c'est-à-dire castrée et cherchant à récupérer un phallus- basket blanche ou balai – en créant un groupe de bébés que je cherche à faire naître, non comme êtres de chair (c'est déjà fait), mais comme sujets. C'est comme si créer était un acte éthique.

Autrement dit, il est impossible d'échapper au surmoi, mais le surmoi analytique est le seul qui puisse permettre au ça de s'exprimer également.

On voit cependant ici comment le ça et le surmoi se mordent la queue, tirant énergie l'un de l'autre. Je veux passer la serpillière, mais c'est dans la position d'une femme qui veut s'approprier un phallus. Elle n'y parvient pas et elle est triste, car il est difficile de respirer avec une basket toute blanche, la couleur de la pure colombe qui se voudrait exemplaire. De plus, la possession d'un bébé n'empêche pas d'entendre le rappel à l'ordre de ses propres parents. Il faut donc laisser le bébé tranquille quelque fois, même si on s'amusait bien avec.

Dans les deux cas, l'apparence est sauve : il est attendrissant de jouer avec un bébé, la couleur blanche est magnifique, le carrelage sera étincelant. Mais en dessous, il y

a la jouissance sexuelle incestueuse du créateur avec la créature et le phallus qui voudrait respirer à l'aise. Il est quasi impossible de faire le tri entre les deux. L'expression du surmoi est aussi une expression du ça.

Il y avait un plaisir de vengeance dans le sermon que je me promettais de faire. C'est ce que fait tout nouveau parent qui se venge des traitements subis dans l'enfance lorsqu'il a la possibilité de le faire à son tour sur ses propres enfants.

Donc finalement, ce n'est pas un savon que je vais passer ; je vais seulement offrir le récit de ce rêve et de son interprétation que je lis comme un débat entre moi et moi-même, c'est-à-dire entre ça et surmoi.

À propos de groupe « analyse de la pratique »

Un rêve :

Je suis dans une énorme foule qui semble sortir d'un colloque. Ma compagne (???) s'attarde à discuter avec quelques dames du salon Oedipe, 4 ou 5. Elles se sont arrêtées dans le mouvement de la foule qui continue de s'écouler autour d'elles. Je suis un peu jaloux car j'ai quitté le Salon Œdipe. Puis elle me rejoint et je lui dis alors que ce n'est pas rien, qu'elle discute avec ces dames, car je suis parti du salon Œdipe. Elle dit qu'elle sait et que c'est vraisemblablement une manipulation du salon Œdipe.

La voilà qui se met à 4 pattes dans les jambes des gens qui continuent d'avancer, dans le sens perpendiculaire à leur marche. Et elle fait le clown, comme ça... Je la perds de vue. Je pense qu'il suffit juste d'en être conscient (de la manipulation).

Nous suivons le flot de la foule. Celui-ci est arrêté par quelque chose... une faille dans le parcours. Je vois ça de manière assez floue. Cette faille a l'air très étroite et en même temps infranchissable. Des gens disent qu'il faut attendre le pont, ou le métro. Tout cela, je le transcris car, dans le rêve, ça reste très flou.

Sans que je sache comment, nous sortons du souterrain et derrière nous se dresse la façade d'un immeuble à plusieurs pignons, deux ou trois, un peu comme à Amsterdam. De toutes les fenêtres sortent des animaux ou des gens, mais pas mélangés. Certaines fenêtres, des gens, d'autres, des animaux, genre fouine ou taupe, ou belette. Ça rentre et ça sort. C'est proche du noir et blanc et, pourtant, on a l'impression que c'est de la réalité tellement c'est bien fait. Je me demande d'ailleurs à un moment si ce n'est pas la réalité. Une personne à côté de moi me fait la même remarque, mais je lui réponds : oh, tu sais avec ce qu'on est capable de faire maintenant en animation 3D...

Une telle foule apparaît très fréquemment dans les rêves, les miens et ceux des gens que j'écoute. Je me suis longtemps demandé ce que ça voulait dire et je me suis répondu en disant que le cerveau endormi est le réceptacle de tous les souvenirs de tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie et que ça fait une foule qui se trouve libérée tout d'un coup. Ceci d'autant plus que, même d'autres types de représentations, de simples idées, peuvent aussi être représentées par des gens.

La question se pose d'être dans cette foule, d'en faire partie ou de s'en exclure. Ce n'est pas sans rapport avec le texte de Freud sur la psychologie des foules. Moi, je n'ai jamais pu faire partie d'une foule, je fais toujours bande à part, je suis de ceux qui doutent, de ceux qui ne sont jamais dans le credo général.

La dernière foule que j'ai quittée a été celle du salon Œdipe, et notamment le groupe de femmes avec lesquelles j'ai travaillé pendant de nombreuses années dans un

cartel d'analyse de la pratique. Ça m'a exaspéré de les entendre ne pas s'entendre entre elles, ne pas s'écouter l'une l'autre en coupant la parole, en répondant trop vite, en finissant une phrase à la place de la personne qui parle, en croyant toujours savoir à l'avance ce que l'autre pense ou va dire. Chacune de nos sessions commençait par au moins une heure de bavardage sans queue ni tête dans lequel j'essayais vainement de faire entendre de temps en temps un « bon, on commence ? ». C'est la raison des règles draconiennes que j'ai instaurées dans les deux groupes que j'ai créés ensuite. Règles destinées à libérer la parole car on voit bien dans quoi celle-ci s'enferme lorsqu'elle n'est pas encadrée. Ensuite, ça m'exaspérait aussi de les entendre débiter inmanquablement leurs propos par : « je reçois un psychotique qui... » « Je travaille avec un obsessionnel qui... ». D'emblée, le discours est placé sous le signe d'une étiquette objectivant l'autre, le figeant dans un tableau clinique supposé connu de tous et conforme au manuel.

Pour moi, ce n'est pas cela, l'analyse. Mais, ayant rencontré cela partout, je fais contre mauvaise fortune bon cœur, je tolère, je ne dis rien. Parfois je questionne le collègue : et toi comment te sens-tu dans cette histoire ? En jargon lacanien, sabir que je ne pratique plus depuis longtemps, ça s'appelle questionner le désir de l'analyste.

Quand c'est à mon tour de parler, eh bien, j'y vais directement dans l'interrogation de mon désir, en énonçant généralement un rêve dans lequel il est question de tel ou tel analysant. C'est-à-dire qu'il est question de moi et de mon désir inconscient dans mon rapport à cet analysant.

J'ai pratiqué ainsi dans tous les groupes auxquels j'ai participé et tous m'ont exclu, à plus ou moins long terme. Visiblement la question du désir de l'analyste n'a de valeur que toute théorique : dès qu'on la met concrètement en jeu, ça devient insupportable. On le supporte d'autant moins que je la mets en scène non seulement en groupe de travail, mais aussi publiquement dans les conférences que j'ai été amené à prononcer, les livres que j'ai publiés et, comble du comble, sur face book. Ça, les dames du salon Œdipe me l'ont amèrement reproché. Et si des analysants lisaient ça ? Eh bien oui, certains le lisent et alors ? Comme les analysants de Freud ont pu lire la « Traumdeutung », ainsi que la « Psychopathologie de la vie quotidienne », œuvres (entre autres) dans lesquelles Freud pratique l'analyse sur lui-même, ce qui est en définitive la seule façon de pratiquer l'analyse, du moins au sens de la règle que Freud posait à cette occasion, inventant la psychanalyse du même jet¹.

Donc je persiste, quoi qu'il m'en coûte.

Dans les groupes constitués et les écoles, il semble pourtant qu'il soit plus convivial de continuer de pratiquer l'analyse comme la psychiatrie, c'est-à-dire en traitant le patient en objet de son discours, objet d'interrogation et en objet à classer dans une catégorie dûment repérée par les manuels.

La méthode analytique : qu'est-ce qui nous autorise à pratiquer ?

Passons à l'examen critique de la méthode. Comme Freud a longtemps cru que, trouver les sens du symptôme, permettrait de s'en passer, j'ai longtemps cru que l'analyse de la position inconsciente que j'avais à l'égard des analysants pouvait dénouer les situations. J'ai écrit tout un bouquin là dessus. : « Le rêve de l'analyste » (Ed. Le

¹ « Ce qui différencie la psychanalyse de tout autre système d'interprétation, c'est le fait qu'on confie l'analyse du rêve au rêveur lui-même ». *Traumdeutung*, PUF trad. Meyerson, p. 92.

Manuscrit). Peut-être cela a-t-il pu marcher dans certains cas. Avec le recul, je suis incapable de l'affirmer avec certitude. Je n'ai pas non plus la conviction qu'une quelconque efficacité surgirait du tour de l'histoire d'un analysant genre : « c'est le 3^{ème} d'une fratrie de 5, sa naissance est survenue après la naissance de deux filles et une fausse couche de la mère, sa langue maternelle était le chinois etc. » Ni même dans le récit d'une anecdote survenue lors d'une séance. Je ne crois pas non plus en la « musique du signifiant » qui serait censée opérer toute seule, laissant tout loisir à l'analyste de préparer son prochain séminaire en lisant, écrivant ou nouant des bouts de ficelle. Je crois encore moins en l'accumulation d'un savoir livresque et universitaire, même s'il est pratiqué un sein d'une école de psychanalyse. Tout cela a sa valeur (sauf préparer son séminaire ou son prochain livre en n'écoutant pas les analysants), mais je ne suis pas sûr que ce soit une valeur résolutoire.

C'est pourquoi je n'impose pas une direction à ce groupe. Je ne dis pas ce qu'il faut dire, je me contente d'interdire ce qui semble absolument en dehors du champ analytique : diagnostiquer, interpréter l'autre, lui couper la parole, juger négativement.

La dernière fois, j'avais amené un rêve qui révélait des désirs tout à fait sexuels et violents à l'égard de la femme d'un analysant, symptôme de ma jalousie à l'égard de cet homme. La question m'a été posée de la valeur résolutoire de ce rêve. J'ai répondu que ça ne marchait pas comme ça. Ce n'est pas du tac au tac.

Avec l'inconscient, on ne sait jamais comment ça marche. J'ai pu constater des résultats dits « thérapeutiques » tout à fait exceptionnels, sans savoir précisément comment cela avait pu se produire. Je pense à la guérison d'une sclérose en plaques et d'une constipation rebelle qui avait failli plusieurs fois tuer le « patient » par occlusion intestinale. Je pense à une autre constipation rebelle qui n'a pas bougé en 15 ans d'analyse, quelles que soient les éclaircissements analytiques très fouillés qui ont été pratiqués par l'analysant. Dans les deux cas, succès et échecs, je suis parfaitement capable de produire des explications qui paraîtront logique au lecteur déjà convaincu et auxquelles ne croiront pas les détracteurs de la psychanalyse, qui pensent même que je mens lorsque je raconte un succès.

Donc, ni parler de l'autre et de son histoire, ni parler de soi dans son rapport à l'autre, même inconscient, ne sont des garanties de déblocages de situation ni de résolution de symptômes. Peut-être devons nous en rester au constat modeste de Freud, à la fin de sa vie : « l'analyse est plus un outil d'exploration de l'inconscient qu'une méthode thérapeutique ».

Alors explorons l'inconscient.

Il m'est apparu de plus en plus évident que c'est en explorant mon propre inconscient, qu'il mette en évidence un certain rapport à l'analysant ou pas, que j'ai pu le mieux venir en aide à ceux qui se confiaient à moi.

Par exemple dans l'exploration de ma propre paranoïa, dont je veux bien garder le terme à condition de ne l'appliquer qu'à moi-même. Nous la voyons se déployer dans ce rêve sous la forme d'un soupçon de manipulation et de complot de la part des dames du salon Œdipe. C'est la paranoïa de base de l'être humain, c'est-à-dire la méfiance à l'égard de tous les autres qui pourraient être menaçants. Ma façon de m'en tirer, c'est le plus souvent de faire le clown, c'est-à-dire de ne pas aller dans le même sens que tous les autres : je suis à 4 pattes (comme je dis quand je marche à l'aide des mes bâtons), je suis dans le sens perpendiculaire à la foule (pas à contre sens, ce serait encore trop simple !), et je suis en femme.

De même que l'analyse de ma paranoïa me permet de mieux entendre ceux qui souffrent de cette façon là peut-être de façon plus aigue, de même explorer ma féminité

inconsciente, comme on l'a vu dans les rêves ci dessus, est une autre façon de mieux entendre les femmes.

C'est ce que j'ai pu faire entendre à plusieurs reprises à la stagiaire qui est en ce moment avec moi au dispensaire. Telle personne s'interroge sur le fait que les gens la regardent dans la rue, qu'elle a l'impression que les gens la jugent. Un psychiatre, et peut-être bien des psychanalystes se précipiteraient pour dire aussitôt : paranoïa ! Mais pour moi ce n'est qu'une des modalités de ce que j'ai repéré comme surmoi chez moi même. Concernant le Salon Œdipe, il y a eu soupçon de ces femmes à mon égard. Elles ont pu laisser entendre que je pouvais être psychotique, à grand renfort d'allusions sur ce qu'elles pensaient de la position du Nom-du-Père chez moi. Je ne les ai jamais vu s'interroger, par contre, sur leur propre Nom-du-Père dans le cadre des logorrhées dont j'ai pu être témoin.

Mais ça, c'est la paranoïa commune, le « vous en êtes un autre » qui risque de se poursuivre à l'infini si quelqu'un n'y met en terme. Comment ? En parlant de soi et non de l'autre, ni de ce que l'on pense de ce que l'autre pense de soi.

C'est peut-être ça qui empêche la foule d'avancer : d'une part, d'être en foule, d'autre part, d'attendre toujours de l'autre la résolution des problèmes. Et enfin d'être face à la castration, cette faille qui bloque tout le monde.

Qu'est-ce qui fait qu'on fait un contrôle ou qu'on participe à un groupe d'analyse de la pratique ? C'est le fait de sentir qu'on a une faille. On ne se sent pas toujours légitime à entendre tous les gens qui mettent leur confiance en nous. On ne s'autorise pas de soi-même : on cherche des interlocuteurs, ces quelques autres sur lesquels s'appuyer pour se refaire une légitimité. C'est pour ça que je tiens tant à interdire tout jugement dans les sessions du groupe.

C'est aussi pour ça que je n'hésite pas, parfois, à dire aux gens qui viennent me parler que je les soutiens. La plupart ont été plombés par des jugements péjoratifs de leurs parents. Je me suis déjà rendu compte que, s'en rendre compte ne changeait pas grand-chose. Opérer la traversée du fantasme, pas forcément non plus. Je ne suis pas sûr que de se poser en soutien explicite soit plus performant. J'essaye, c'est tout. Certains diraient aussitôt que ce n'est plus de la psychanalyse, mais de la thérapie de soutien. Eh bien pourquoi pas, j'assume, en ajoutant que, pour moi, c'est de la psychanalyse bien comprise.

Je reçois depuis peu au dispensaire un de ces migrants qui a traversé la méditerranée sur des boudins gonflables, lui, deux fois. Il a été arrêté dans son pays pour motifs politiques, a été emprisonné et torturé pendant huit mois. Il a fui en un chemin zigzaguant entre divers pays où il n'était pas bien accueilli, jusqu'en Lybie, où il a été exploité, battu, emprisonné. Enfin, ses deux traversées de la mer, dont l'une où il a failli se noyer. Au téléphone, son père resté au pays lui dit que tout cela est de sa faute, car il ne voit qu'une chose : à cause de son fils, il ne peut plus commercer avec la capitale. Je réponds alors que je comprends l'état de dépression et de douleur corporelle dans laquelle il est : le jugement de son père est injuste et personne ne peut progresser dans la vie sans le soutien de ses parents. Je l'ai donc assuré de mon soutien.

Une représentation du sujet fonctionnant comme constructeur de représentations

J'en viens à la dernière partie du rêve, ces êtres vivants qui rentrent et sortent par les fenêtres de la façade. S'agit-il de réalité ou d'images 3D ? C'est une vraie question, qui se reporte sans cesse dans la réalité de la vie quotidienne : ce que j'observe, ou crois observer, est-ce la réalité toute crue, ou ne sera-ce jamais que projection de ma part ? Certainement un subtil mélange des deux. Dans les deux cas, ça rentre et ça sort, comme les représentations par tous les orifices perceptifs du corps, ces représentations s'accompagnant parfois de réalités comme la nourriture, la merde, le phallus, etc.

Autrement dit, cette façade à pignons est une représentation de l'appareil psychique lui-même. Le rêve ne cesse pas de chercher à se construire une représentation de lui-même c'est-à-dire du sujet. Ce n'est pas sans rapport avec cette façade qu'on appelle le moi, mais c'est bien plus que ça.

Je crois que c'est ça l'essentiel, et c'est pourquoi il m'arrive de dire aux gens que je les soutiens. Et de continuer à penser qu'il vaut mieux continuer de tenter d'être clair avec soi même (= avoir une représentation de soi comme sujet) plutôt que tout autre considération à l'égard de la compréhension de l'autre, ou de quelque façon que ce soit de le concevoir et de l'accueillir.

Ça c'est vraiment pas fastoche comme interprétation. Il m'a fallu des dizaines d'années pour y parvenir. J'espère raccourcir un peu le temps nécessaire chez les analysants en leur pointant ce type de représentation lorsqu'elle se pointe. Comme on le voit chez moi, ce n'est pas une figure figée, elle est dynamique, trouée, animée. Cela représente l'effort de psychisme propre tendu vers la construction des représentations, y inclus cette représentation de lui même en train de travailler à cette construction.

J'y suis parvenu en m'interrogeant sur moi même, à travers mes rêves et non en m'interrogeant sur les rêves de l'autre, ses symptômes, son histoire ou celle de sa généalogie, ou encore l'étymologie des mots qu'il emploie.

Parler de soi me semble la seule façon de progresser et de rester en éveil dans ce métier de psychanalyste.

Désir et pulsion

Henri comte Sponville sur France culture, discutant d'érotisme avec Adèle Van Reth (les nouveaux chemins de la philosophie): « c'est ce que Freud n'a pas vu, avec sa pulsion de mort. Tout doit revenir à l'état de tension le plus bas : j'ai faim, c'est une tension, je mange, ça supprime la tension je suis bien. L'état le plus bas de tension étant la mort, c'est donc le but vers lequel tend le vivant. La pulsion de vie est au service de la pulsion de mort. Mais ce n'est pas aussi simple ! Dans l'érotisme ce qui m'intéresse, ce n'est pas du tout d'abaisser la tension mais de jouir d'elle ! Faire durer la tension le plus longtemps possible ! Sinon la masturbation est bien plus efficace ! »

Sauf que résumer Freud ainsi est carrément réducteur. L'inventeur de la psychanalyse avait bien prévu l'objection et y avait répondu à l'avance en disant : « bien sûr l'organisme vivant ne veut pas mourir tout de suite, et il ne veut mourir qu'à sa manière, en suivant des chemins tortueux déjà établis. Et c'est là qu'intervient la pulsion de vie, c'est-à-dire la libido. » C'est pourquoi les deux pulsions sont conflictuelles. Elles n'ont pas le même but. Elles se combattent y compris en s'articulant l'une à l'autre. Pour être plus juste, c'est là qu'il faut parvenir à établir la distinction entre la pulsion, qui n'est que pulsion de mort, et le désir, qui régit la pulsion de vie dont le vocable s'avère conséquemment à revoir. C'est ce que je vais tenter de débroussailler.

Pour aller un peu plus loin que Freud et que Comte Sponville, il faut distinguer la pulsion et le désir qui, dans leurs deux textes, et aussi chez Lacan, se ramènent l'un à l'autre. Mes investigations dans l'inconscient m'ont amené à repérer le désir comme étant toujours celui du phallus en tant qu'il n'est pas là (et pourrait y être) ou pourrait n'être pas là (lorsqu'il y est). C'est donc cette absence de phallus qui fait trou, dans la représentation du corps et, partant, dans toute représentation. La pulsion par contre, suivant le concept de pulsion de mort chez Freud vise à détruire ce qui n'a pas de représentation : le Réel. Autrement dit, c'est le symbolique à l'œuvre, cherchant à créer de la représentation pour ce qui en est dépourvu. C'est cela qui ramène la tension au plus bas : circonscrire d'un trou ce qui auparavant avait l'étendue de l'infini.

Une représentation lambda se représentera donc sous l'aspect d'une couronne : un disque troué². Ce sera aussi la forme princeps d'une représentation du sujet comme machine à créer des représentations.

A la source du désir, le manque de phallus est éprouvé comme tel parce qu'on imagine qu'il pourrait être là où on le voit pas, le ventre d'une fille. C'est en ce sens que l'imaginaire est toujours absolument corolaire du symbolique : le manque est symbolique grâce à ce qui s'imagine à cette place. C'est évidemment un imaginaire inconscient, car il est refoulé par l'idée de castration, trop douloureuse à supporter. D'où le désir, lui aussi inconscient, de se prouver qu'on a un phallus si on pense en avoir un, et d'en acquérir un (quitte à le soustraire à ceux qui pensent l'avoir) si on pense n'en pas avoir. On le voit, ça n'a pas grand-chose à voir avec les volontés conscientes.

À l'origine, le manque de représentation n'est pas éprouvé comme manque, car pour l'éprouver, il faut pouvoir imaginer ce qui manque, c'est-à-dire disposer d'une représentation, ce qui n'est pas le cas pour le Réel (traces perceptives archaïques dans la mémoire). L'action de la pulsion de mort, c'est-à-dire du symbolique qui cherche justement à créer un manque, à creuser un trou dans la compacité du Réel (trouver un cadre, une découpe pour un objet face à son environnement) peut dès lors se décrire comme « manque du manque » malgré l'impropriété de cette formule paradoxale. Je n'en ai pas d'autre pour l'instant, mais j'y travaille. Tout cela se passe aussi de manière inconsciente, mais ce n'est pas le même inconscient que le premier, fait de représentations refoulées. Ici il n'y a pas de représentation, et donc elles ne sont pas refoulées, sauf à faire appel à la notion, elle aussi paradoxale, de Freud : le refoulement originaire.

Dans le rêve du bébé et du ménage, la basket blanche représentait à la fois le lieu de la jouissance (un vagin) et l'instrument de sa répression (dedans, on y étouffe... sous entendu : on y risque la castration). Il s'agit de l'articulation de deux désirs contradictoires sur la même représentation : me prouver que j'ai un phallus par l'écrin que le vagin représente, et sauver mon phallus loin de cette menace de castration. Mais là, aucune pulsion. Bien d'accord avec Comte Sponville : il s'agit bien de faire durer la tension pour faire durer le plaisir, à condition qu'il y ait le plaisir à la fin, sinon c'est insupportable. Pourquoi faire durer ? Parce que la tension est agréable ? Sans doute,

² Si on est curieux de mathématiques, on pourra se reporter à cet article : http://une-psychanalyse.com/calcul_integral_et_differentiel.pdf dans lequel je donne une description précise de cette construction en termes de calcul intégral et différentiel. Ça ne sert absolument à rien, mais c'est rigolo et élégant. Cet autre article essaie néanmoins d'opérer un lien précis avec la pratique : http://une-psychanalyse.com/Reve_et_mathematiques.pdf

autant que la détente, le contraste entre les deux jouant sans doute un grand rôle. Mais surtout parce que c'est le seul moyen de satisfaire les deux désirs en même temps : faire la preuve de l'existence du phallus, s'éloigner de la menace de castration. La tension préliminaire fait preuve en s'accommodant de l'angoisse de castration, la résolution finale permet de s'éloigner en s'accommodant de la perte de la preuve.

Ouf. Je laisse le soin à une femme d'expliquer ce qui se passe de son côté.

En revanche le rêve de la foule et de la façade à pignons propose une belle image du travail de la pulsion : cette foule de gens non identifiés, mais compacte, donc sans trou. Il s'agit justement d'y faire son trou, éventuellement en femme (donc, trouée), éventuellement en faisant le clown, mais ce n'est pas gagné. Je délègue de moi un avatar féminin certainement pour éviter la castration : si je l'opère moi-même, je la risque moins. J'avais dit de cette foule qu'il s'agissait de tous les gens que j'avais connus. Certes, mais au sein de ce rêve, j'en ai perdu la représentation, ou alors s'agit-il de tous ces gens que j'ai croisé sans les connaître, donc sans qu'aucune représentation n'ait jamais été là. Je fais référence à la « foule » des gens qui sont venus se pencher sur mon berceau quand je ne disposais pas du langage pour les identifier, et aussi bien à cette foule dans laquelle je suis plongé tous les jours, dans le métro, dans la rue, milliers d'anonymes qui le resteront. Ces derniers, bien sûr que sur le moment je les « identifie » : hommes ou femmes, jeunes ou vieux, noirs ou blancs. Mais aussitôt rentré chez moi, je les ai oubliés. Il ne reste donc d'eux qu'une mémoire perceptive, qui ne dispose pas assez d'éléments pour les inclure dans le code de ma mémoire libidinale, celle qui investit les personnes d'affects et de représentations. Les affects y sont les trous qui permettent de délimiter les représentations comme surface.

C'est pourquoi la suite du rêve, faute de parvenir à une représentation de tous ces gens, organise une représentation de la machine à représenter, celle qui fait des trous dans la façade, comme les organes de perception dans le corps. Par ces trous entrent et sortent des représentations organisées en des catégories très élémentaires, ici humains et animaux, puisque je n'ai pas d'autre critère, pas d'autre encodage possible. Le noir et blanc rappelle le cinéma, et spécialement un cinéma ancien, donc la représentation d'un processus antique. Mais cela rappelle aussi l'opposition du noir des poils pubiens sur la blanc de la peau, contraste que j'ai appris depuis longtemps à repérer par ses récurrences : le pubis maternel, le lieu d'où je viens. Les animaux que je cite, bien que flous dans les images du rêve, sont blancs, noirs, ou noirs et blancs. Sortant ainsi du trou, ils représentent tous le phallus présent-absent, symbole de la représentation comme telle, c'est-à-dire de la fonction de représenter.

Je ne savais pas que j'éprouvais cette nécessité de trouver des représentations pour la foule. C'est un processus inconscient et, comme il n'y a pas de représentation, il n'y a pas de refoulement : il s'agit donc du refoulement originaire. Le rêve s'organise en théâtre d'expression de la pulsion, contrairement au rêve précédent qui offrait une scène au désir. Bien entendu cette tentative échoue, d'où l'arrivée sur scène de cette substitution : une représentation de la machine à représenter, dont la forme à fonctionnement phallique remplace l'absolue non représentation du Réel.

C'est-à-dire le sujet moi-même, sujet de l'inconscient, qui devient conscient au moment de l'interprétation. Et c'est cette représentation qui convoque le désir tel que mêlé à la pulsion : le désir de voir le phallus où il n'est pas, humain (le corps) ou animal noir et blanc (le phallus).

C'est pour ça que le rêve met en scène un autre substitut : la façon dont j'ai fait mon trou au salon Œdipe pendant une dizaine d'années et dont j'en ai été exclu, ce qui a bouché le trou. C'est évidemment menaçant pour mon existence même. D'où la

représentation de l'idée d'une manipulation. Je me suis mis en travers de leur marche collective, ce que je fais à peu près partout : je ne peux pas marcher au pas avec les autres. Dès l'âge de 20 ans, j'étais objecteur de conscience. La question de la castration a été résolue par mon avatar femme : les dames du salon m'ont castré, cela est engrangé et symbolisé, et c'est autre chose qui est en jeu, rappelant sans doute la castration de ma mère lorsque je suis sorti de son ventre. Mais pour cela je n'ai aucune représentation, sauf celle imaginée après coup, après avoir appris d'où je venais. Sortir du groupe comme on sort d'un ventre, voilà une représentation qui se propose en substitution de ce dont je ne disposais pas à mon origine.

La castration est traumatique, l'exclusion l'est tout autant. Chaque fois que je sors d'un groupe (ça m'est arrivé plusieurs fois) je suis sous le coup de ce traumatisme « de naissance ». En même temps, c'est un gain d'identité personnelle. Être « membre d'un groupe » n'a jamais été très prégnant chez moi. Même inclus, je tiens à ma singularité. Le psittacisme n'a jamais été mon fort. Exclu, je ne m'identifie plus comme « membre du groupe », mais comme singulier extrait du groupe. Mon rêve réécrit ce passage sous forme de l'exclusion de la foule, puis représentation par cette façade à trous qui fait circuler les représentations entre le dedans et le dehors, et inversement, comme je ne cesse pas de circuler entre le dedans et le dehors des groupes et des institutions.

Il se trouve que le groupe est arrêté dans sa marche en avant par une faille, sans plus de précision. Cette faille représente la limite de tout le monde, moi comme les autres : Réel d'une part, suscitant la pulsion, castration d'autre part, engendrant le désir. C'est là où, malgré tout, nous nous retrouvons tous dans la grande communauté des humains.

24-mai-17